

Zeitschrift: Bulletin d'information : études et documents / Association des amis de Jean-Jacques Rousseau

Herausgeber: Association des amis de Jean-Jacques Rousseau

Band: - (1984)

Heft: 32

Artikel: Rousseau et le comte de Zinzendorf : une lettre inédite

Autor: Eigeldinger, Frédéric S.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1080240>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ASSOCIATION DES AMIS DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Bulletin d'information

Etudes et documents

No 32 - 1984 - Neuchâtel, Bibliothèque publique et universitaire

Nouvelle acquisition

ROUSSEAU ET LE COMTE DE ZINZENDORF

(une lettre inédite)

Né à Dresde le 5 janvier 1739, le comte Johann Carl von Zinzendorf est le fils de Friedrich Christian (1697-1756), frère de Nikolaus Ludwig (1700-1760) restaurateur de la secte des Moraves. Après avoir passé son enfance à Herrnhut sous la direction de son oncle, il fit ses études à l'Université d'Iéna (1757-1761), à la suite de quoi il fut appelé à Vienne par son demi-frère Ludwig, président de la Commission des comptes de la Cour impériale. Très vite il se vit confier des charges commerciales, entre autres un rapport important sur le commerce des villes baltes, et pour préserver ses intérêts à la Cour il se convertit au catholicisme le 14 mars 1764. Avec l'appui de l'impératrice Marie-Thérèse et de son ministre von Kaunitz, il entreprit dès juin 1764 un long périple européen dans le but de visiter les ports italiens et de perfectionner ses connaissances commerciales.

Ce voyage commence au Tyrol et se poursuit en Suisse (St-Gall, Appenzell, Glaris, Coire, Come, St-Gothard, Lucerne, Zurich, Schaffhouse, Bâle). Le 4 septembre il est à Neuchâtel (a-t-il fait un pèlerinage à Montmirail où son oncle avait passé 8 jours en 1751?) et, grâce à une recommandation du pasteur H.D. Petit-pierre, il a la possibilité de rencontrer Jean Jacques à Brot le 7 septembre et de faire un bout de chemin avec lui (voir l'appendice) ; le lendemain, il va rendre visite au pasteur de Montmolin. Son passage à Neuchâtel est de courte durée : le 11 septembre on le trouve à Berne où il est nommé membre d'honneur de la Société économique. Par la suite, il ira voir François-Pierre de Diesbach à Fribourg, Haller à Bex et le Prince de Wurtemberg près de Lausanne. Ce dernier lui procure une lettre pour Voltaire et le comte se rendra à Ferney les 3 et 8 octobre (Les Oeuvres complètes de Voltaire, t. 112, Correspondance, D12108 et D12126). Le voyage de Zinzendorf continue en France, en Espagne et en Italie. Plus tard (1776), il sera nommé gouverneur général de Trieste, charge qu'il exercera jusqu'à ce qu'il soit appelé à Vienne à de hautes charges (il sera ministre d'Etat). Il meurt dans cette ville le 5 janvier 1813.

A la suite de leur rencontre, Rousseau et Zinzendorf échangeront une brève correspondance. Le 11 octobre, le comte donne de

ses nouvelles de Genève (C.C. 3559) : il a passé trois jours chez le prince de Wurtemberg et énumère ses lieux de passages et ses hôtes, mais il se garde bien de mentionner ses visites à Voltaire! Jean-Jacques répond le 20 octobre et demande au comte d'entreprendre des recherches sur l'énigmatique Sauttersheim (C.C. 3586). Enfin dans une belle lettre commencée à Nîmes le 30 octobre et terminée à Aix le 20 novembre (C.C. 3665), Zinzendorf évoque son périple et ses rencontres ; entre autres il attire l'attention de l'homme de la nature sur le site de la Fontaine de Vaucluse qui "inspire une horreur agréable". Et c'est sur cette vision romantique que s'achevait la correspondance connue entre les deux hommes. Or la lettre qu'on va lire vient heureusement compléter ce fonds de la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel. Bien qu'elle n'apporte que peu de révélations nouvelles à l'image de la correspondance entre les deux hommes, elle étonne à la fois par son ton courtois et ému, et par des remarques d'une sécheresse désarmante pour qui n'est pas habitué au langage de la vérité.

[N° 2. reçue a Malte le 19. novembre 1765. (1)]

[30 mai 1765 (2)]

Si je pouvois, Monsieur, promettre de l'exactitude dans une correspondance, c'est à vous que je la promettrois ; mais comme on ne doit pas s'engager à l'impossible, je promets de recevoir toujours avec empressement les lettres que vous me ferez l'honneur de m'écrire, et d'y répondre quand je pourrai ; à condition qu'à chaque lettre vous marquerez votre adresse tant que vous serez en voyage (3) ; car je l'oublie, les lettres se mêlent et il me faut un tems infini pour les retrouver (4).

Je suis ému de ce que vous me marquez de ces aimables Dames et cavaliers de Milan et de Cremone (5). Ce sont surement des ames honnêtes, c'est la marque distinctive de ceux qui m'aiment. Je serois trop malheureux de n'avoir point pour moi d'enthousiastes, ayant contre moi tant d'enragés et de furieux (6).

Ce que vous me marquez des lettres écrites de la montagne (7) me prouve, Monsieur, que vous ne les avez pas lues ou, ce qui revient au même, qu'étant excessivement prévenu vous les avez lues sans les entendre. Vous pouvez voir par la couronne civique que j'ai mise à la tête de cet ouvrage ce que je pense du jugement que vous en portez (8). Au reste je suis si accoutumé aux injustices des hommes que la votre même ne m'étonne pas ; mais je puis vous dire sans compliment qu'elle me fâche.

J'ai reçu M. Marten (9) comme quelqu'un qui m'apportoit une lettre de vôtre part, et je recevrai toujours, Monsieur, de vos bonnes (10) nouvelles avec le même plaisir que j'ai eu de faire

connaissance avec vous,

JJRousseau

A Monsieur / Monsieur le Comte / Charles de Zinzendorff /
Chambellan de leurs Majestés Impériales / [A Malthe (11)]

Notes

- (1) Cette anotation de la main de Zinzendorf confirme bien que nous avons affaire à la seconde lettre de Rousseau. Le Journal du comte devrait nous donner des précisions sur son séjour à Malte. A défaut de l'avoir lu, nous savons par G. von Pettenegg (2) que Zinzendorf se trouve le 28 octobre au large des côtes de la Sardaigne où son bateau essuie une forte tempête et que le 22 décembre il fait halte à Palerme. Entre temps, il a dû se rendre à Malte, où d'ailleurs il avait déjà séjourné en juin sur l'ordre du prince von Kaunitz.
- (2) Rousseau n'a pas daté sa lettre, probablement en raison du temps qu'elle allait mettre pour atteindre son destinataire. Mais on peut raisonnablement penser avec R.A. Leigh (b) qu'elle a été écrite à Môtiers le 30 mai 1765. En effet, Jean Jacques adresse ce jour même une lettre à Boswell à Gênes, dans laquelle on lit : "Faites-moi l'amitié, Monsieur, de remettre cette lettre pour M. le Comte de Zinzendorff à M. l'Envoyé de France" (C.C. 4451). C'est bien à Gênes que Zinzendorf lui avait recommandé d'envoyer son courrier : "Si vous vouliez a votre loisir me donner de vos nouvelles, il faudroit les adresser à M. Boyer, Envoyé de France à Génes" (C.C. 3665). Mais ce 30 mai, Jean Jacques se ravise : "Comme il se pourrait que vous ne fussiez pas à Gênes quand vous recevrez cette lettre, je prends le parti d'envoyer par une autre voye celle pour M. de Zinzendorff" (C.C. 4451). Il confiera à François-Henri d'Ivernois le soin de donner cours séparément aux deux lettres pour Gênes (C.C. 4450).
- (3) Zinzendorf était en constant déplacement et il dut omettre d'indiquer son adresse dans la lettre (perdue) à laquelle Rousseau répond. Néanmoins en même temps qu'il écrivait au Citoyen, il donnait aussi de ses nouvelles au prince de Wurtemberg en lui indiquant un point d'attache. Quelques jours après son envoi pour Gênes, Rousseau fut informé trop tard : "Le c^{te} de Zinzendorff m'a chargé de vous envoyer son adresse [...] A M M. le Comte Charles de Zinzendorff Chambellan de LL: MM: I. et R. [...] à Naples" (C.C. 4473).
- (4) "Je voudrais répondre à vos dernières lettres, Madame, mais elles sont confondues parmi des centaines d'autres lettres de gens avec lesquelles je ne vous confonds certainement pas.

La multitude de mes papiers qui croît sans cesse, m'empêche de pouvoir y mettre aucun ordre, la confusion des choses m'ôte absolument la mémoire." (A la marquise de Verdelin, 6 janvier 1765, C.C. 3844.)

- (5) A Milan, Zinzendorf a été pendant 6 semaines l'hôte du comte Firmian (février-mars 1765), avant de se rendre à Parme (21 mars), à Rome (2 avril) et à Naples (3 mai).
- (6) Bien que "les mois d'avril et de mai apportent une paix relative à l'âme tourmentée du solitaire de Môtiers" (Leigh), on voit par ces lignes que Rousseau n'a pas oublié les inquiétudes de janvier-février à Genève. Jean Jacques avait eu soin de faire diffuser les Lettres écrites de la montagne avant les élections syndicales du 6 janvier qui ébranlèrent le Conseil de Genève et à la suite desquelles l'oligarchie régnante, maintenue de justesse, fut obligée de chercher l'appui de Versailles contre les partisans du peuple. Ainsi les Lettres écrites de la Montagne, fustigeant entre autres la pseudo-république de Genève, cimentèrent à fin contraire l'alliance du Petit Conseil avec la France et suscitèrent de virulentes inimitiés à Rousseau, au-delà de sa ville natale. A titre d'exemple, et pour donner un témoignage supplémentaire à l'important dossier collationné par le professeur Leigh, voici ce qu'écrivait de Berne F. Benoit au comte François-Pierre de Diesbach (c) :
- "Vous n'ignorez pas Monsieur les mouvements, que le Livre de Rousseau Lettres écrites de la Montagne a causé dans Genève, Entre 1300 Electeurs ce ne fut que par 45 Voix que les 4 Syndics et le Senat furent confirmés dans leurs charges, et il s'en manque beaucoup que les Esprits soient tranquilisés, le Parti de Rousseau se fortifiant chaque jour." (22 janvier 1765.)
- "Je sais les nouvelles de Geneve, et j'ai vu l'imprimé du Lundi passé, mais je doute que tous les Citoyens sont dans une grande Emotion, courants ca et la dans les rues, se demandant des Nouvelles, comme si L'ennemi occupoit le Rempart ; Je ne pardonne pourtant pas à Rousseau d'avoir fomenté le feu de cette division." (17 février 1765.)
- L'abattement de Rousseau fut tel qu'il confina à la dépression au moment où il eut connaissance de l'infâme libelle du Sentiment des citoyens (anonyme, dû à Voltaire) et où le pasteur de Montmollin, sous la pression des clergés, obtint l'interdiction (provisoire) du livre incriminé, à Neuchâtel.
- (7) "Vous ne sauriez avoir d'idée de l'orage qu'excite contre moi la publication des Lettres écrites de la Montagne, c'est une défense que je devois à mes anciens concitoyens et que je me devois à moi-même." Ces lignes sont adressées à Alexandre Deleyre à Parme (C.C. 4012) et il semble bien que les Lettres écrites de la Montagne ait été aussi diffusées en Italie, à en croire cette déclaration de Deleyre du 18 février : "On m'en parle en tous côtés" (C.C. 4035).

- (8) Couronne civique : "Couronne de chêne qui se donnait à celui qui avait sauvé la vie d'un citoyen." (Littré). Jean Jacques voulait réserver sa devise VITAM IMPENDERE VERO à la publication de son "recueil général" (C.C. 1681), mais il songea une première fois à la faire graver dans une couronne civique lors de l'impression de la Lettre à Christophe de Beaumont (1763) : "Je voudrais pour la vignette du titre, ma devise en trois lignes, comme elle est sur mon cachet, entourée d'une couronne civique ; la couronne civique étoit de chesne ; il faut que les feuilles et le gland soient si bien faits qu'on ne puisse pas s'y tromper." (A M.-M. Rey, 1er décembre 1762, C.C. 2358.) Il renonça à cette idée pour faire imprimer une épigraphe de saint Augustin (C.C. 2407). Cependant, sur le point de publier les Lettres écrites de la Montagne, il reconsidéra son ancien projet et pria son éditeur d'Amsterdam de "mettre uniquement pour vignette la couronne civique dont il a été parlé avec [sa] dévise au dedans" (C.C. 3437). Ce qui fut réalisé. Ce n'est pas la seule fois que le Citoyen attire l'attention d'un correspondant sur cette couronne et son contenu : A Coindet, le 27 avril 1765 : "Vous pouvez voir par la couronne civique dont j'ai entouré ma devise à la tête de mon dernier ouvrage quelle justice je sens m'être due à cet égard. Je souhaite qu'au moins mes amis me l'accordent en me rendant ce nom de Citoyen qui m'est si cher et que j'ai payé si cher" (C.C. 4344). A Panckoucke, le 28 (?) avril 1765 : "Le quidam qui s'irrite si fort que j'aie mis une devise à mon livre doit s'irriter bien plus que je l'aie entourée d'une couronne civique ; et bien plus encore que j'aie, dans ce même livre, justifié la devise et mérité la couronne (C.C. 4352).



La 'couronne civique' de l'édition originale des
Lettres écrites de la Montagne (1764)

- (9) Je n'ai pu identifier le porteur de cette lettre, que Zinzendorf devait recommander à Rousseau. Quoi qu'il en soit, voilà nommé un de ces nombreux pèlerins qui venaient à Môtiers "des quatre coins de l'Europe" rendre un importun hommage au Citoyen. Constamment affairé à "la désagréable occupation d'écrire des lettres" (C.C. 4368), Rousseau devait de plus recevoir ces visiteurs qui affluaient dès la belle saison, et qu'il se vit obligé de fuir : "Si je reste un jour de plus, je suis pris", "autrement les quatre coins du monde vont venir fondre sur moi, et je ne pourrai plus me dérober aux fers qu'on m'apporte de toute part" (C.C. 4477 et 4476).
- (10) L'adjectif "bonnes" est suscrit dans le manuscrit.
- (11) L'indication du lieu n'est pas de la main de Rousseau. Ce manuscrit a été acquis par l'Association des Amis de J.J. Rousseau en mars 1983 à une vente aux enchères à Marbourg : MsR n.a. 9, folios 78-79 ; original autographe, 4 p., p. 3 blanche, adresse p. 4 ; cachet à la lyre (cire rouge).

Références

- (a) Le Journal de Zinzendorf se trouve aujourd'hui aux Archives de l'Etat autrichien à Vienne ; il est écrit en français et compte 52 volumes pour les années 1761-1813. On en trouve un résumé dans : Gaston von Pettenegg, Ludwig und Karl Grafen und Herren von Zinzendorf [...]. Ihre Selbstbiographien nebst einer kurzen Geschichte des Hauses Zinzendorf, Wien, 1879. Voir également : "Nachlass Zinzendorf", dans L. Bittner, Gesamtinventar des Wiener Haus-, Hof- und Staatsarchivs, V, 2, Wien, 1937, p. 220-223 ; A. Coreth, "Das Schicksal des k.k. Kabinettsarchivs seit 1945", dans Mitteilungen des Oesterreichischen Staatsarchivs, 11, Wien, 1958, p. 522.
- (b) Correspondance complète de Jean Jacques Rousseau, édition critique établie et annotée par R.A. Leigh, [=C.C.], t. XXV, 1976, p. 348-349, n° 4451 bis.
- (c) Fonds du Dr P. Favarger, archives de l'Etat, Neuchâtel. J'exprime ici ma gratitude aux dépositaires de ce fonds, qui m'autorisent à reproduire ces deux passages.

Frédéric S. Eigeldinger

Appendice : extrait du Journal de Zinzendorf, paru dans le Musée neuchâtelois (1897, p. 192-196).

Vendredi, 7 septembre 1764

[...]

Brot-Dessus, petit village au bas d'une montagne. Mon voiturier me signifia qu'il vouloit ici donner de l'avoine à ses chevaux ; j'y consentis et montai ; je vis en entrant un joli portrait de Mlle Sandoz, fille de la cabaretière, toute jolie. Par un singulier hasard, je mis la tête dehors la fenêtre et aperçus un gros homme à qui je demandai si M. Rousseau était à Môtiers. Cet homme ne me répondit pas, mais me fit entendre par des signes qu'il étoit dans l'endroit même. Je descendis, il n'a pu m'indiquer bien l'endroit, mais me dit de demander à la cabaretière. Je ne le fis pas, mais j'entrai dans le vestibule, j'y aperçus un homme et une femme assis devant un feu de cheminée, que je n'avais pas aperçus auparavant ; je commençois à soupçonner que ce pouvoit être M. Rousseau et Mlle Le Vasseur, sa gouvernante. Je tirai une lettre de M. Petitpierre de la poche et je visitai premièrement la chambre pour voir s'il n'y avoit personne d'autre dans la maison. Ne voyant personne, je tendis la lettre à cet homme noiraud, aux yeux vifs et affables en lui disant : "Cette lettre ne seroit-elle pas par hasard à votre adresse ?" - "Oui, monsieur", me dit-il, et après l'avoir lue, il voulut se lever et me fit de grands complimens. Je ne souffris que d'accepter la place de Mlle Le Vasseur à côté de M. Rousseau ; il me fit quelques excuses de ce que je le trouvois dans son négligé. Il étoit en cafetan, des bas blancs et des souliers, il me demanda si je m'arrêtois quelques momens et s'offrit de me mener à sa maison, à condition que je fusse accoutumé de marcher au travers des pierres. J'acceptai la partie et résolus de dîner là ; il fut assez poli pour m'accompagner dans la chambre lorsque je déjeunai et de me verser le thé. Nous nous mîmes en marche par le même grand chemin que j'avois fait. Il me pria de lui procurer des nouvelles sur un M. Sauttern de Bude, qu'il avoit fort bien connu et trouvé un homme qui convenoit de ses fautes, mais qui cependant lui avoit dit plusieurs faussetés. L'autre n'avoit pas voulu recevoir dix louis, qu'il lui offroit et dont il paraissoit avoir besoin ; il voudroit encore les lui envoyer. Il me demanda si j'étais parent du célèbre C. Zinzendorf ; cela me donna lieu de lui donner une petite idée des Moraves dont il fut content et convint qu'il avoit eu tort de les confondre dans ses écrits avec des fous. Insensiblement nous arrivâmes à un mauvais chemin, qui nous conduisit dans le vallon. M. Rousseau me montra de loin sa maison, dans le vallon arrosé par la Reuse, située dans un endroit appelé le Champ-du-Moulin, bordé par de belles montagnes couvertes de beaux bois. Au coin vers l'ouest, le Creux-du-Vent, un singulier rocher excavé, dont il sort un vent qui jette le chapeau en haut. Il ne fut pas content de mon insensibilité stoïque ; je devois être en extase à l'aspect de cette contrée. Près de la maison, il y a une poudrière où je regardai toute la manipulation de la poudre à canon. M. Rousseau me parla tant de la pauvreté de ces gens que je leur donnai l'aumône. Il me conduisit dans sa

chambre, je vis celle de sa gouvernante. Nous parlâmes de la Nouvelle Héloïse dont il m'avoua que c'étoit son histoire, puis du Prince Louis et de plusieurs autres qui font élever des enfans à sa façon, de Voltaire, dont il se plaint amèrement, qu'il dit être la cause de son expulsion. Il avoua qu'il le haïssoit. Je lui contai mon histoire ; il avoua que la religion catholique étoit plus conséquente. Il me dit qu'il sentoit dans son coeur le besoin de l'amitié, mais qu'il étoit prêt à croire avec Helvétius, que c'étoit un besoin des sens qui la produisoit ; il me demanda si je n'étois pas revenu de ces belles chimères. Il dit que c'étoit parce qu'il prêchoit au genre humain de se rendre aussi heureux qu'on pouvoit l'être, qu'on le haïssoit, qu'on payoit ainsi son tendre amour pour ses frères ; il me parla de son pasteur M. de Montmollin.

Nous retournâmes par un chemin bien sauvage, où il nous fallut gravir une roche comme des chèvres. M. Rousseau fut content de moi, quant à cet article. Nous parlâmes des finances de France et il m'assura qu'il n'y auroit pas de changemens, qu'on laisseroit plutôt périr l'Etat. Il m'expliqua comment c'étoit l'intérêt des riches de s'opposer au partage des communes. En causant toujours nous arrivâmes à Brot où nous fîmes un très bon dîner, après lequel vint un officier françois de Besançon avec la croix de St-Louis, qui avoit attendu plusieurs heures pour voir M. Rousseau. Il lui décocha un grand compliment, comme quoi la lecture des ouvrages de Rousseau l'avoit rendu meilleur, lui parla toujours sur ce terme, lui demanda ensuite pourquoi il n'avoit pas écrit contre cet abus, que les évêques aient plus d'une abbaye. M. Rousseau répondit que la lecture faisoit en général peu de bien, à moins qu'elle ne se fit avec beaucoup de choix et de modération. Il lui dit : "Vous voyez là l'homme, je suis fâché que je ne puisse vous présenter quelque chose de plus". "Je ne suis qu'un bonhomme", c'est là son dicton favori. Il me dit que mon manque de suffisance lui avoit beaucoup plu, que l'air embarrassé étoit une recommandation auprès de lui ; mais qu'il auroit voulu que je n'eusse point eu d'adresse, pour avoir le plaisir de voir comment je m'y serois pris pour l'accoster. Nous causâmes sur les grands ; il me mena à la Clusette, où le chemin est taillé dans de très hauts rocs. Là, nous nous occupâmes à amasser des pierres et à les jeter dans un grand précipice, dans la Reuse, pour observer leurs bonds. Beaucoup de personnes de la foire de Môtiers nous virent dans cette occupation. Je lui contai l'histoire du Prophète de Berlin, qui l'amusa.

[...]